

Paul Louis Rossi
Quand Anna
Murmurait

Anthologie des poésies

1953 - 1999



Planet. juin 76

Flammarion

Extrait de la publication

Paul Louis Rossi

Quand Anna Murmurait

1953-1999

Né à Nantes (Loire Atlantique) en novembre 1934, d'une mère bretonne et d'un père italien, Paul Louis Rossi a écrit des essais, des romans, et quelques récits; mais on a dit aussi de lui : « Qu'il s'était imposé par son œuvre poétique comme l'un des auteurs les plus marquants de sa génération ». Il a obtenu le prix Mallarmé pour *Faiences*, paru en 1995 dans la collection *Poésie/Flammarion*.

La présente Anthologie comprend des ouvrages qui ne sont pas cités habituellement dans la bibliographie de l'auteur : *Liturgie pour la Nuit*, *Silence et Plainte*. Ainsi que des fragments des livres les plus importants : *Élévation Enclume*, *Le Voyage de sainte Ursule*, *Cose Naturali*, *Les Etats provisoires*. Elle se termine par quelques inédits.

L'Anthologie porte ce titre générique : *Quand Anna Murmurait*. Si l'on demandait à l'auteur ce que signifie ce prénom d'Anna, il pourrait bien répondre par la phrase qui introduit le livre :

« Pour comprendre, il faut être familier des ports, au bord de l'estuaire, et de l'atmosphère qui règne sur les quais à chaque saison de l'année. En automne surtout lorsque arrivent des jours lumineux... En cette saison, il flotte entre les coteaux une clarté indécise que la palette de William Turner semble avoir cherché de saisir – dans des aquarelles – entre Saint-Florent-le-Vieil et les berges de Champtoceaux. »



FF 7707-99-III

Couverture :
Dessin de Gaston Planet

130,00 FF

Flammarion

Collection Poésie/Flammarion
dirigée par Yves di Manno

QUAND ANNA MURMURAIT

PAUL LOUIS ROSSI

QUAND ANNA MURMURAIT

Anthologie des poésies

(1953-1999)

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre*

© Flammarion, 1999.
ISBN : 9782081293250
Imprimé en France

Quand Anna Murmurait

(1957-1963)

... Mais j'ai une espèce de sourire qu'on
prendra longtemps pour un sourire
aimable et qui est le sourire de la folie.

Max Jacob

Quand Anna murmurait. Je me suis entendu parfois demander ce que pouvait cacher la figure murmurante qui donne son nom à ces premières pages : ANNA. Aujourd'hui encore, je suis bien incapable de répondre à l'interrogation, mais je puis ajouter ceci. Pour comprendre, il faut être familier des ports, au bord de l'estuaire, et de l'atmosphère qui règne sur les quais à chaque saison de l'année. En automne surtout lorsqu'arrivent des jours lumineux, après la brume du matin l'air devient tardivement subtil, et le gris des eaux incomparable entre les arbres et les rives au loin. Ou plus tard, quand les pluies de septembre se déplacent avec la marée le long du Fleuve. En cette saison, il flotte entre les coteaux une clarté indécise que la palette de William Turner semble avoir cherché de saisir – dans des aquarelles – entre Saint-Florent-le-Vieil et les berges de Champtoceaux.

Je pense à celle qui montre des barques – *between Clairmont and Mauves* – bien qu'il ait la tentation souvent d'*italianiser* les rives du Fleuve : au matin l'eau presque verte, grise autour des filets, une voile orange verticale, et des nuages sur les collines de schistes où la Loire vient buter en amont. Il faut alors songer à cette image dans l'air, à ces heures du soir, accueillante pour les voyageurs, les marins, les errants et les désespérés, après tant d'aventures illusoire, qui finissent toujours par se retrouver au bord des quais.

J'habitais alors sur la butte Sainte-Anne, j'allais dès le matin par les escaliers prendre un café dans un bar, au bout de la rue des Salorges, près du bureau d'embauche des dockers. Il y avait un perroquet, quelques femmes et un patron douteux qui sermonnait sa fille coupable de vouloir sortir le soir du carnaval, dans un décor digne de Stevenson.

Je possède une autre gravure : d'après Turner, qui montre un Château des ducs de Bretagne – romantique – ayant légèrement pivoté sur lui-même pour laisser voir le pont-levis. Au bout du cours Saint-Pierre on aperçoit la statue de la duchesse Anne, celle d'un chevalier à l'armure pesante : qui doit être Arthur III duc de Bretagne, des militaires en uniformes rouges alignés sur le cours, et des personnages exotiques avec des pantalons bouffants et des madras. Dans la lumière lointaine qui filtre des nuages se distinguent les mâtures des voiliers et la ligne des grandes demeures, du côté de la Poissonnerie...

Lorsque j'allais au collège, je revenais chaque jour près de la porte Saint-Pierre attendre un de ces tramways jaunes – *beurre cru* – qui sillonnaient encore la ville avec des bruits de ferrailles. On prétend que cette porte surmontée d'une tour – dernier vestige des remparts – est occupée par un musée. Mais je me souviens assez bien d'avoir quelquefois tenté d'ouvrir la porte noire qui fermait la grille d'entrée, en vain, et n'ayant jamais vu personne s'occuper de cette tour isolée (et pourtant les allées et les jardins étaient toujours soigneusement tenus) je pensais alors sérieusement qu'elle était habitée par un personnage redoutable et mystérieux dont je tairai le nom.

Nantes, lorsque j'y retourne au hasard, j'aime être seul. Quelquefois de la gare, je vais par les jardins et les rues jusqu'à la Loire. Après la Capitainerie du port, je marche sur le quai. J'entre dans les maisons, je monte des escaliers penchés,

pour un peu je sonnerais aux portes, j'irais soulever le rideau de la fenêtre pour découvrir les îles, trouvant de vagues prétextes pour justifier de ma présence et de mes gestes. Si bien chez moi dans cette Ville, et pourtant étranger tout à fait aux mœurs de la Cité, comme à ceux qui doivent à présent l'habiter.

Mais c'est au soir qu'il faudrait venir, quand les nuées arrivent de la mer en aval pour se jeter contre la Ville, entre les docks et la lumière des quais. Je me souviens d'une fin de journée, avec nos amis, nous étions allés voir le port. Dans la nuit des bouffées de pluie et de vent venaient nous assaillir, nous déséquilibrant un instant pour s'épuiser aussi vite. Pendant les accalmies il faisait une douceur extrême, et pourtant il nous semblait que de cette bouche d'ombre, ouverte sur l'Océan tout proche, pouvait surgir à tout moment une bourrasque qui viendrait tomber sur nous comme une armée de brigands.

Pour achever ces quelques notes, je relis Gérard de Nerval – *Les Nuits d'octobre* : « *Quelle belle nuit !* » dis-je en voyant scintiller les étoiles... C'est ainsi, à ces heures, j'ai dû voir à mon tour dans le lambeau des nuages, contre la noirceur de l'horizon par-delà la falaise, du côté de la mer se profiler un visage. J'ai dû voir malgré le temps incertain quelque étoile incon nue briller pour moi seul dans une de ces nuits.

ANNA : ce prénom en forme de palindrome – comme le mot rêver –, il me fait penser à la peinture de Pierre Roy qui montre un immeuble situé dans un port : au 21. Il y a des cordes sur le seuil, une rame, une hélice et de la paille. La porte d'entrée est ouverte, par cette porte on aperçoit une femme assise qui coud un drap blanc, et tout au bout par une autre ouverture semblable, le ciel et la mer sans doute, avec des bateaux et des fumées.

Il faut dire que dans mon esprit, le passant ou le spectateur qui regarde doit se trouver sur le quai, tournant le dos à la courbe du Fleuve. Et pourtant, c'est le bleu du ciel et l'étendue des eaux qu'il voit par le trou de la façade. Je voudrais que ce livre soit composé ainsi, comme une porte ouverte sur l'horizon et le vide. Et l'observant dans la perspective de l'infini, pareil au voyageur incertain : on ne sait s'il lui faut entrer ou sortir.

Le Marcheur de Nuit

Sensible au prestige nocturne des villes il usait ses semelles de mousse il usait sa vie il usait son temps il usait la flamme de ses yeux... Cela commençait par l'éblouissante traînée des lumières le long des artères pavoisées.

Cela finissait dans ces lieux qu'on nommait autrefois barrières qui sont l'exemple même de l'antipittoresque et que les Marcheurs de nuit reconnaissent inmanquablement comme leurs.

Il aimait ces lieux désolés beaucoup plus que les clairs de lune sur lacs qu'affectionnent les rimeurs, il leur trouvait un air de parenté avec lui et ne s'étonnait pas de n'y rencontrer jamais personne.

Tous les jours

Les saules pleurent, les rivières grossissent et enfantent des épaves couvertes d'écume, une pipe se noie...

Dans le fond d'un jardin qu'on aurait pu croire paradisiaque, un jeune homme maniaque, avec un ouvre-boîte miniature, remonte un rossignol mécanique, les arbres sont couverts de piles électriques...

Le ciel, lui, demeure clair avec des sanglots dans la voix...

Finalement la vie n'est rose pour personne.

Place du Bouffay

À quoi bon gratter les pierres, remuer les cendres, secouer la poussière, il faut laisser les ruines ensevelir les ruines, et la poussière se mêler aux cendres pour les recouvrir, les recouvrir... Et pourtant, comment ne pas chercher à deviner ce qui donne à l'air ce goût de sel et de sang, à l'heure du silence et du couchant, quand les façades s'illuminent avec des lueurs de soufre et de feu, évoquant une dernière fois pour elles seules quelque histoire grandiose et sinistre avant de se fondre dans la nuit.

Pour Jacques Vaché

C'est à la tombée de la nuit, entre chien et loup, à l'instant où se déroule le dernier combat entre les forces de la lumière et celles de l'obscurité, quand le jour vaincu va laisser définitivement place à l'angoissant ralenti de la vie nocturne, que la Ville retrouve un peu de son mystère, comme si le passé ayant survécu aux ruines matérielles s'occultait et suintait des pierres et des architectures... À cette heure, comment ne pas penser, au milieu de certaines places désertes, à Giorgio de Chirico, à des rencontres qui devraient se produire et qui se feront infiniment attendre.

Si je dédiais ma vie à l'exploration de cette Ville... Tant d'ombres qui doivent se saluer de la main, comme ce personnage privilégié jouant aux dés sa mémoire et son oubli.

Comme j'aimerais faire partie de ces ombres... Pas de foule surtout, mais quelques solitaires avec seulement ce sourire qui éclaire de l'intérieur, sourire bien au-dessus de l'estime, de l'amitié, de l'amour, rivé dans l'air comme l'ennui et la passion sans égard pour la courbe de fièvre d'une poignée d'horloges.

Giorgio de Chirico

Quel rivage
voyageur
cherches-tu

Sauvage
et des haleurs
de bleu vêtus

Pays sans femme
et des enfants
indifférents

Hommes sans âge
l'éternité
l'ennui

La Folie des grandeurs

On frappe à la porte

– Entrez...

Deux doigts sur les lèvres.

Un inconnu en cape noire se tient sur le seuil, immobile et raide comme un pantin, une colombe s'échappe de sa manche et vient cogner contre la lampe, elle se met à fondre comme une bougie...

L'inconnu qui ressemble au Professeur Mandrake ouvre sa cape et laisse voir une large plaie, il y plonge les doigts et avec son sang écrit sur la table : LA FOLIE DES GRAN-DEURS.

Je commence alors à me battre sauvagement avec lui, à plusieurs reprises je le frappe avec un couteau de cuisine, il me résiste de plus en plus faiblement et je finis par l'étrangler, puis je le charge sur mes épaules et je vais le cacher dans le placard du couloir parmi les chiffons et les balais... Je dois à présent me laver car je suis couvert de sang.

Que vais-je faire de ce cadavre encombrant. Je n'ai pas encore ce souci, mais plus tard.

CET OUVRAGE
A ÉTÉ TRANSCODÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN MARS 1999

N° d'éd. FF770701. N° d'impr. 45097.
D.L. : mars 1999.
(Imprimé en France)